



HAL
open science

La linguistique générale d'Émile Benveniste. Une épistémologie méthodique et continue

Irène Fenoglio

► **To cite this version:**

Irène Fenoglio. La linguistique générale d'Émile Benveniste. Une épistémologie méthodique et continue. Giuseppe D'Ottavi; Irène Fenoglio. Émile Benveniste, 50 ans après les "problèmes de linguistique générale", Editions Rue D'Ulm, pp.17-51, 2019, 978-2-7288-0597-6. hal-04050653

HAL Id: hal-04050653

<https://hal.science/hal-04050653>

Submitted on 29 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

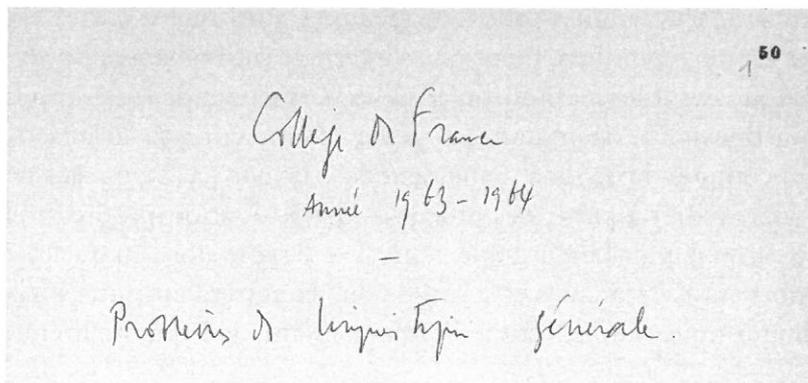


Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

La linguistique générale d'Émile Benveniste Une épistémologie méthodique et continue

Irène FENOGLIO

Contribuer à la linguistique générale a toujours été l'objectif visé par les travaux d'Émile Benveniste. Véritable enjeu théorique et plus précisément épistémologique, cette contribution est demeurée la préoccupation sous-jacente à toutes ses descriptions de langues diverses et variées et à toutes les analyses de détail du fonctionnement des faits langagiers. En parcourant les résumés de ses cours au Collège de France, on s'aperçoit que sous la dénomination inchangée de la chaire qu'il occupait – chaire de «grammaire comparée» –, il faisait deux séries de cours, ceux du lundi et ceux du mardi, et qualifiait toujours l'objet d'étude choisi pour les cours du lundi de «général». À partir de l'année 1963-1964, sous un titre de chaire toujours inchangé, il précise comme intitulé général de ses cours du lundi «Problèmes de linguistique générale»¹ :



1. BnF, Pap. Or., boîte 43, env. 105, f° 50.

Voici comment il débute le résumé des cours de cette année-là :

Les *Problèmes de linguistique générale*, auxquels nous avons consacré les leçons du *lundi*, sont ceux que Saussure a le premier proposés à la réflexion. Nous avons considéré cet objet singulier qu'est devenue la langue depuis que Saussure, en une prise de conscience historique, l'a restituée dans sa nature propre, et nous avons essayé de discerner ce qui en fait quelque chose d'irréductible à tout ordre de phénomènes¹.

Ce syntagme «Problèmes de linguistique générale» n'est donc pas né pour la publication de 1966, il est l'expression d'une profonde et longue réflexion, mûrie durant la préparation de ses cours, devant l'héritage de Saussure et de Meillet. «Linguistique générale» renvoie à l'émergence d'un champ qui a pris peu à peu les contours d'une discipline. L'expression est sinon apparue du moins circule avec le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure (publié en 1916), elle s'affirme avec la *Linguistique historique et linguistique générale* d'Antoine Meillet (1921); Martinet intitule son ouvrage de 1960 *Éléments de linguistique générale* et Jakobson publie en deux volumes ses *Essais de linguistique générale* en 1963 et 1973. Lorsque Benveniste fait paraître ses *Problèmes de linguistique générale* en 1966 (le second volume en 1976), le champ de savoir est constitué et l'espace éditorial potentiellement accueillant, mais c'est grâce aussi à ses propres contributions sous forme d'articles (repris dans les deux volumes publiés) et par l'intitulé désignant et programmatique de ces cours au Collège de France.

La linguistique générale offre une nouvelle orientation aux recherches de grammaire comparée en ouvrant un espace à la théorie générale sur la langue, en développant et amplifiant les travaux de grammaire historique et comparée des langues indo-européennes ainsi que d'autres types de langues. Cette linguistique théorique s'interroge sur l'organisation même *du* linguistique et sur les méthodes d'analyses permettant de le faire apparaître.

Pour Benveniste, la linguistique générale rend compte de la façon dont on peut comprendre le fonctionnement de *la* langue (la langue saussurienne, celle du système) à partir des processus d'actualisation propres à chaque langue particulière. «Linguistique générale» désigne alors, en quelque sorte, le rapport entre *les* langues et *la* langue ou, dit autrement, entre les langues et le linguistique; elle constitue l'essence même de l'activité linguistique.

1. *Annuaire du Collège de France*, 1964, p. 289.

L'expression « Problèmes de linguistique générale » comporte deux items : celui de « linguistique générale » et celui de « problèmes ».

L'item « problèmes » renvoie à l'idiosyncrasie réflexive et méthodologique de Benveniste qui consiste toujours à aborder un fait de langage sous forme de questions. Cela est visible dans ses publications où le mot « problème » est très présent, mais ça l'est plus encore dans ses manuscrits, notes et brouillons¹, où nous voyons Émile Benveniste aux prises avec le désarroi du chercheur, avec l'émotion devant la découverte, devant cette frontière toujours si ténue entre l'évidence et l'étonnement ; les exemples ne manquent pas.

Il traduit et maîtrise par l'emploi du terme « problème » la recherche insatiable à laquelle il est en proie devant les faits de langage ; tout est « problème » lorsqu'on s'interroge sur le langage. Du reste, il insiste lui-même dans son avant-propos des *PLG*, en 1966 :

Si on les [les études réunies dans cet ouvrage] a présentées sous la dénomination de « problèmes », c'est qu'elles apportent dans leur ensemble et chacune pour soi une contribution à la grande problématique du langage, qui s'énonce dans les principaux thèmes traités : on y envisage les relations entre le biologique et le culturel, entre la subjectivité et la sociabilité, entre le signe et l'objet, entre le symbole et la pensée, et aussi les problèmes de l'analyse intralinguistique.

Ce faisant, on le voit, Benveniste développe ce qu'il entend par « linguistique générale » : une quasi-anthropologie du langage. Il ajoute, en forme d'avertissement :

À [ceux-là qui découvrent dans d'autres domaines l'importance du langage] certaines pages pourront sembler difficiles. Qu'ils se convainquent que le langage est bien un objet difficile et que l'analyse du donné linguistique se fait par des voies ardues.

Je tenterai de faire le tour de ce que représente la linguistique générale pour Benveniste en m'appuyant sur quelques documents inédits qui confirment, pour une part, les textes publiés connus et, pour une autre part, portent un nouvel éclairage sur ces textes.

1. Nous rappelons que c'est Benveniste lui-même qui, de son vivant, a légué par testament l'ensemble de ses papiers de travail à la Bibliothèque nationale (voir « Les papiers d'Émile Benveniste » par Émilie Brunet, in É. Benveniste, *Dernières leçons*, p. 175-180).

LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE D'ÉMILE BENVENISTE

LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE : « UNE INTERROGATION SANS FIN »

Dans les *Dernières leçons*, Benveniste donne une définition très saussurienne de la « linguistique générale » mais la fortifie par la puissance interrogative qui caractérise de façon ininterrompue son travail :

La linguistique générale est la linguistique qui s'interroge sur elle-même : son objet, son statut, ses démarches. C'est donc une interrogation sans fin, qui se développe, qui se renouvelle à mesure que l'expérience du linguiste s'approfondit et que son regard s'étend¹.

Benveniste a toujours été au clair avec l'héritage dans lequel il s'engageait. Saussure, bien sûr, mais aussi Meillet, il l'affirme dans le premier article des *PLG* :

La nouveauté du point de vue saussurien, un de ceux qui ont le plus profondément agi, a été de pendre conscience que le langage en lui-même ne comporte aucune dimension historique, qu'il est synchronie et structure, et qu'il ne fonctionne qu'en vertu du symbolique. Ce n'est pas tant la considération historique qui est condamnée par là qu'une manière d'« atomiser » la langue et de mécaniser l'histoire. Le temps n'est pas le facteur de l'évolution, il n'en est que le cadre. [...] La diachronie est alors rétablie dans sa légitimité, en tant que succession de synchronies. Cela fait ressortir l'importance primordiale de la notion de système et de la solidarité restaurée entre tous les éléments d'une langue.

Ces vues sont déjà anciennes et se laissent pressentir dans toute l'œuvre de Meillet².

La linguistique générale sera constituée alors par le fait de ne pas atomiser la ou les langues et de ne pas mécaniser l'histoire aux besoins de cette atomisation. Elle doit par ailleurs, dans un même mouvement, embrasser « tous les éléments d'une langue », soit, comme Benveniste le précise dans son Avant-propos : « les relations entre le biologique et le culturel, entre la subjectivité et la socialité, entre le signe et l'objet, entre le symbole et la pensée, et aussi les problèmes de l'analyse intralinguistique ». Or, dit-il, « le langage n'est que symbolisme³ ». Benveniste, comme le dit Emmanuelle

1. É. Benveniste, *Dernières leçons*, p. 60.

2. É. Benveniste, « Tendances récentes en linguistique générale » (1954), *PLG* 1, p. 5.

3. É. Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), *PLG* 1, p. 85.

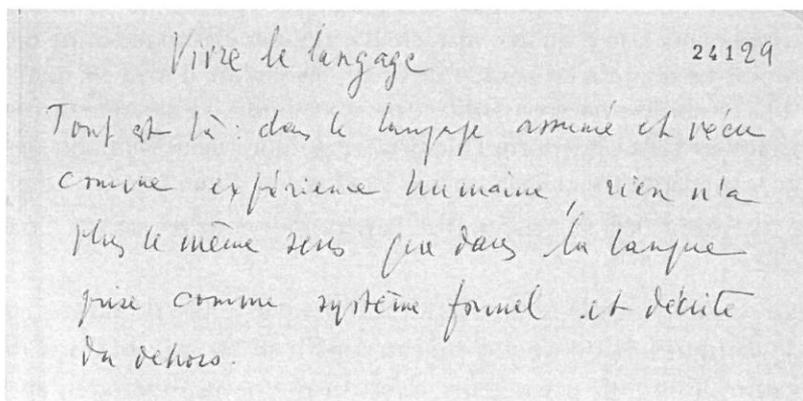
L'AMPLITUDE CONCEPTUELLE ET THÉORIQUE D'ÉMILE BENVENISTE

Loyer à propos de Lévi-Strauss « vise à restituer les conditions d'exercice de la pensée symbolique au moyen d'un nouvel art de la comparaison¹ ».

La linguistique générale, même dans un cadre de méthodologie et de structuration, doit s'éloigner d'une entreprise logiciste. Benveniste montre, dès le premier article des *PLG* (datant de 1954), comment les linguistes qui « cèdent un peu facilement à l'attrait de certaines techniques récentes, comme la théorie cybernétique ou celle de l'information² » évitent la difficulté de l'objet langage :

Le logicien récuse le langage « ordinaire » comme équivoque, incertain et flottant [...] Mais l'objet du linguiste est précisément ce « langage ordinaire » qu'il prend comme donnée et dont il explore la structure entière.

Il insistera, dans de nombreux articles, sur cette « expérience humaine » du langage dont le linguiste ne peut se détourner. Cette insistance est très visible dans les manuscrits, témoin cette note isolée³ :



Vivre le langage

Tout est là : dans le langage assumé et vécu comme expérience humaine, rien n'a plus le même sens que dans la langue prise comme système formel et décrite du dehors.

1. E. Loyer, *Lévi-Strauss*, p. 9.

2. É. Benveniste, « Tendances récentes en linguistique générale » (1954), *PLG* 1, p. 13-14.

3. BnF, Pap. Or., boîte 30, env. 2, f° 241.

LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE D'ÉMILE BENVENISTE

Dans son entretien avec Pierre Daix, il explicite en quoi et comment la linguistique générale se distingue de la linguistique comparée :

On peut dire que la grammaire comparée, telle que Saussure en particulier l'a modelée, telle que Meillet l'a développée à sa suite, a été le modèle des tentatives parallèles qui se font encore aujourd'hui sur d'autres familles de langues [... Mais] c'est toujours plus ou moins le modèle indo-européen qui guide les démarches, qui permet de les organiser. [...]

Voilà comment se définissait l'essentiel du travail linguistique à l'époque. Il y avait bien aussi une linguistique générale, mais elle transposait en traits généraux les caractéristiques dégagées par les méthodes comparatives. Les données linguistiques étaient celles qu'on recueillait dans les textes. [...] Ce qui fait que l'aspect philologico-historique tenait une place considérable dans cette étude. [...] on concevait toujours la langue vivante comme le résultat d'une évolution historique¹.

La linguistique générale serait donc une façon d'étudier le langage en se tenant à distance à la fois de sa dissolution dans l'histoire et de son identification à la pseudo-histoire d'une langue et d'une logique mécanique. Elle est alors une pratique de recherche qui permet de comprendre comment une langue existe, comment elle fonctionne, c'est-à-dire comment elle signifie.

Peu d'exemples suffisent tant la méthode est éprouvée, affirmée, montrée par Benveniste. Dans son article de 1958, « La phrase relative, problème de syntaxe générale », il exprime parfaitement l'idée qu'une question particulière doit être intégrée à un point de vue général :

L'essai est ici tenté d'une méthode de comparaison portant sur un certain modèle de phrase étudié dans les langues de familles différentes. Le problème est celui de la phrase relative, c'est-à-dire en général d'une phrase subordonnée rattachée par un moyen tel qu'un pronom à un terme dit antécédent. Il ne s'agit pas de comparer entre elles les expressions formelles de pareilles phrases à travers des langues variées, ce qui serait dénué de sens [...]

La méthode est tout autre. Dans diverses langues considérées séparément, chacune pour elle-même et dans son fonctionnement propre, l'analyse de la phrase relative montre une structure formelle agencée par une certaine fonction, qui n'est pas toujours visible. Le problème est de déceler cette fonction. [...]

1. É. Benveniste, « Structuralisme et linguistique » (1968), *PLG* 2, p. 13-14.

L'AMPLITUDE CONCEPTUELLE ET THÉORIQUE D'ÉMILE BENVENISTE

Nous avons simplement voulu donner quelques spécimens de langues choisies à dessein dans des types très contrastés [ewe (Togo), tunica (Louisiane), sumérien, arabe] où les traits qui nous intéressaient ressortaient d'eux-mêmes, sans longs commentaires. Nous n'examinons qu'en dernier les faits indo-européens [sanskrit, grec, latin], pour nous libérer d'une analyse traditionnelle et pour fonder la définition sur des critères d'une plus grande objectivité¹.

Explorant hors du domaine indo-européen, Benveniste arrive à la conclusion « générale » que « ce qu'il y a de comparable dans des systèmes linguistiques complètement différents entre eux, ce sont les fonctions, ainsi que les relations entre les fonctions, indiquées par des marques formelles² ».

La façon dont il ouvre son article, « Les verbes délocutifs », de 1958 est tout aussi caractéristique :

Le terme donné comme titre à cet article n'a pas encore cours en linguistique. Nous l'introduisons ici pour définir une classe de verbes qu'il s'agit précisément de faire reconnaître dans sa particularité et dans sa généralité³.

Benveniste innove une question, part de sa particularité mais dans le but de la « généraliser » en délimitant et désignant un trait, un fait linguistique.

Il met en œuvre cette implication en linguistique générale dans ce que j'appelle des dispositifs méthodo-épistémologiques qui lui sont propres. Je tiens à les nommer ainsi car ils sont mis en jeu dans cette double dimension ; elle leur est intrinsèque. La méthodologie analytique et inductive de travail est d'emblée, pour Benveniste, problématisation épistémologique : la méthode ne peut se résoudre à l'application d'un modèle préalablement déterminée, la méthode est recherche et interrogation profonde sur ce que peut la linguistique, sur ce qu'elle peut découvrir, sur la façon dont peut s'énoncer *du* linguistique dans l'exercice du langage.

Ces dispositifs offrent une force d'intelligibilité certaine et puissante à la recherche de Benveniste.

1. É. Benveniste, « La phrase relative, problème de syntaxe générale » (1958), *PLG* 1, p. 208-209.

2. *Ibid.*, p. 222.

3. É. Benveniste, « Les verbes délocutifs » (1958), *PLG* 1, p. 277.

LES DISPOSITIFS MÉTHODO-ÉPISTÉMOLOGIQUES

Dans l'entretien qui ouvre le second volume des *Problèmes de linguistique générale*, avec Guy Dumur, Benveniste affirme le caractère épistémologique intrinsèque à la linguistique :

L'épistémologie, c'est la théorie de la connaissance. Comment est acquise cette connaissance, cela n'est pas dit d'avance. Il y a bien des possibilités d'épistémologie. La linguistique est une épistémologie, on peut la considérer comme telle¹.

Benveniste avertit, dans l'Avant-propos du premier volume des *Problèmes de linguistique générale*, que « certaines pages pourront sembler difficiles » et « que le langage est bien un objet difficile et que l'analyse du donné linguistique se fait par des voies ardues ». Il ajoute que « comme les autres sciences, la linguistique progresse en raison directe de la complexité qu'elle reconnaît aux choses ». C'est dire que Benveniste ne perçoit son entreprise que sous forme de recherche « complexe ». C'est pourquoi ce qu'il propose comme méthode de travail est toujours, du même coup, une réflexion épistémologique. Des questions, des « problèmes », jamais une réponse préalablement simplifiée, jamais une proposition de « vade-mecum », jamais un « "textbook" complètement achevé »².

Il indique que « les linguistes découvrent que la langue est un complexe de propriétés spécifiques à décrire par des méthodes qu'il faut forger³ ». Il offrira sa part à ce programme sous trois rubriques : le rapport empirie-théorie, ce qui suppose la connaissance de plusieurs langues ; le couple désigner-signifier qui doit être pris à la fois comme un héritage philologique, une recherche étymologique et une vision anthropologique ; le double concept sémiotique-sémantique qui demeurera l'apport essentiel de Benveniste.

On remarquera le caractère duel de ces dispositifs. Benveniste opère par des dispositifs conceptuels et méthodologiques doubles. En cela il reste, pour une part, fidèle à Saussure dont il remarque que tout, dans sa perspective :

porte l'empreinte et le sceau de la dualité oppositive : dualité articulatoire/acoustique ; dualité du son et du sens ; dualité de l'individu et de la société ;

1. É. Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire » (1968), *PLG* 2, p. 38.

2. É. Benveniste, « Tendances récentes en linguistique générale » (1954), *PLG* 1, p. 7.

3. *Ibid.*, p. 16.

dualité de la langue et de la parole ; dualité du matériel et de l'insubstantiel ; dualité du mémoriel (paradigmatique) et du syntagmatique ; dualité de l'identité et de l'opposition ; dualité du synchronique et du diachronique, etc.¹

Mais il ajoute un autre éclairage et d'autres dispositifs qui lui permettent de parler en termes de doublets conceptuels concomitants ou indissociables – ni dichotomique, ni alternatif mais doubles – plutôt qu'en terme de « dualité ».

Empirie/théorie

Benveniste n'est pas un philosophe, il n'est pas un linguiste purement spéculatif. Il cherche, essaie et invente mais dans une combinaison toujours mesurée d'empirie et de réflexions théoriques. Ses réflexions ne sont jamais alors purement spéculatives, hors-sol.

Il ouvre son article « Problèmes sémantiques de la reconstruction » de 1954 en posant la distinction empirie/théorie mais en montrant toute la dialectique :

Les notions sémantiques se présentent encore sous une forme si vague que pour en traiter un aspect, il faudrait commencer par poser un corps de définitions rigoureuses. Mais ces définitions demanderaient à leur tour une discussion portant sur les principes mêmes de la signification. [...] Aussi, dans cette contribution [...], nous aurons à procéder plutôt empiriquement, négligeant pour l'instant les considérations théoriques pour traiter dans le concret quelques types de problèmes que le linguiste rencontre quand il s'occupe de reconstruire².

Par ailleurs, empirie ne signifie pas recherche d'une substantialité :

L'apport de Saussure consiste en ceci : « Le langage, dit-il, est "forme, non substance". » Il n'y a absolument rien de substantiel dans le langage. Toutes les sciences de la nature trouvent leur objet tout constitué. La linguistique, elle, et c'est ce qui la différencie de toute autre discipline scientifique, s'occupe de quelque chose qui n'est pas objet, pas substance, mais *qui est forme*. S'il n'y a rien de substantiel dans le langage, qu'y a-t-il ? Les données du langage n'existent que par leurs différences, elles ne valent que par leurs oppositions. On peut contempler un caillou en soi, tout en le rangeant dans la série des minéraux. Tandis qu'un mot, à lui seul, ne signifie absolument rien. Il n'est

1. É. Benveniste, « Saussure après un demi-siècle » (1963), *PLG* 1, p. 40.

2. É. Benveniste, « Problèmes sémantiques de la reconstruction » (1954), *PLG* 1, p. 289.

LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE D'ÉMILE BENVENISTE

que par opposition, par « vicinité » ou par différenciation avec un autre, un son par rapport à un autre son, et ainsi de suite¹.

Qu'est-ce qui constitue l'empirie d'un fait langagier ? Comment cerner ce qu'est un fait linguistique ? Une méthode peut-elle être appliquée préalablement ?

Quand on étudie dans un esprit scientifique un objet tel que le langage, il apparaît bien vite que toutes les questions se posent à la fois à propos de chaque fait linguistique, et qu'elles se posent d'abord relativement à ce que l'on doit admettre comme fait, c'est-à-dire aux critères qui le définissent tel. Le grand changement survenu en linguistique tient précisément en ceci : on a reconnu que le langage devait être décrit comme une structure formelle, mais que cette description exigeait au préalable l'établissement de procédures et de critères adéquats, et qu'en somme la réalité de l'objet n'était pas séparable de la méthode propre à le définir².

La démarche n'est pas simple. Si l'on tient à l'esprit que la langue « signifie » on voit toute la subtilité de la dialectique à maintenir :

Mais les notions sémantiques, beaucoup plus complexes, plus difficiles à objectiver et surtout à formaliser, étant engagées dans la « substance » extralinguistique, appellent d'abord une description des emplois qui seuls permettent de définir un sens. Et cette description elle-même exige qu'on se délivre des fausses évidences, des références aux catégories sémantiques « universelles », des confusions entre les données à étudier et celle de la langue du descripteur³.

Benveniste ne choisit pas entre faits et méthode ; la description des faits est déjà une construction méthodique qui nécessite de se « délivrer des fausses évidences, universelles ». Il expose très spécifiquement ce qu'est un point de vue linguistique et ce qu'est un « fait » linguistique en ouvrant son cours de linguistique générale au Collège de France de 1963-1964⁴ qui est encore inédit ; on peut en effet lire dans la note suivante⁵ :

-
1. É. Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire » (1968), *PLG* 2, p. 31.
 2. É. Benveniste, « Les niveaux de l'analyse linguistique » (1964), *PLG* 1, p. 119.
 3. É. Benveniste, « Problèmes sémantiques de la reconstruction » (1954), *PLG* 1, p. 30.
 4. Ces cours au Collège de France de 1963-1964 sont encore inédits. Les notes se trouvent dans le fonds Benveniste de la BnF (Pap. Or., boîte 43, env. 104 et 105).
 5. BnF, Pap. Or., boîte 43, env. 105, f° 75.

75 26 (46)

1/ Notion de fait en linguistique. Il n'y a pas de fait objectif de la langue. C'est le linguiste qui crée le fait [Ceter].

II^e leçon. 9/12/63

Il n'y a rien de moins subjectif, malgré l'apparence. Le fait que le linguiste ne trouve pas dans la langue des objets naturels ni des substances, mais qu'il doit créer son objet par son point de vue, il doit résulter que son devoir est de préciser et de définir ce point de vue et les opérations qui permettent d'appréhender l'objet. Il doit donc expliciter et justifier toutes ses opérations d'analyse.

Il doit donc poser des définitions et des critères répondant à des conditions nécessaires.

On se souvient des épigrammes qui ont conduit à donner à la linguistique son statut de science. De là vient qu'on accorde tant d'importance à la procédure d'analyse (C'est bien la preuve qu'on trouve par dans la langue de choses à constater).

Exemple. L'inf. "être" [ɛ:tr] et "hêtre" [ɛ:tr]. Cela est évident déjà qu'on ne trouve pas à la langue tout ce que l'écriture lui attribue. Les notations ϵ et i supposent qu'il existe des ϵ d'autres qualités et quantités. Mais est-ce le voyelle ou le syll. qui est voyelle en f. ? - Le ϵ final est-il final ou initial de voyelle - ϵ ? Au cas de ϵ on met-on alors le - ϵ . - Surtout qui est-ce que ϵ ? Existe-t-il ou non ? Ici on voit quel est le défaut de la linguistique qui forme ou retour à ϵ - l'existence même. - Écrivez il faut être hêtre du statut de "être" et "hêtre" à partir de [ɛ:tr] et [ɛ:tr] le est

1) Notion de fait en linguistique. Il n'y a pas de fait objectif dans la langue. C'est le linguiste qui crée le fait citer

II^e leçon. 9/12/63

Il n'y a rien de moins «subjectif» malgré l'apparence – cela est même la première certitude – la langue n'est pas une substance. Du fait que le linguiste ne trouve pas dans la langue des objets naturels ni des substances, mais qu'il doit créer son objet par son point de vue, il doit résulter que son devoir est de préciser et de définir ce point de vue et les opérations qui permettent d'appréhender l'objet. Il doit donc expliquer et justifier toutes ses opérations d'analyse.

Il doit donc poser des définitions et des critères répondant à des conditions rigoureuses.

Or ce sont ces exigences qui ont conduit à donner à la linguistique son statut de science. De là vient qu'on accorde tant d'importance à la procédure d'analyse. C'est bien la preuve qu'on ne trouve pas dans la langue du donné à constater [...]

On voit l'insistance de Benveniste sur les opérations permettant d'avancer un discours rigoureux. Certes, le linguiste construit son objet («le linguiste ne trouve pas dans la langue des objets naturels ni des substances»), mais il doit «définir», «expliquer», «justifier» en vertu d'une «procédure d'analyse».

Nous verrons la confirmation de cette position dans une lettre que Benveniste adresse, le 5 janvier 1930, au directeur du Cercle linguistique de Prague¹ où on peut lire : «rompre le formalisme traditionnel des descriptions linguistiques et substituer une explication authentique aux constatations érigées en loi». Autrement dit, constater des faits linguistiques et les décrire ne suffit pas, il faut les analyser, les comparer et les interpréter. Du reste, sur une note isolée dans ses archives nous lisons : «Description. Les problèmes de la description sont largement des problèmes de métalangue»².

1. Cette lettre, qui se trouve dans les archives du Cercle linguistique de Prague, m'a été communiquée par Eva Krásová et Tomáš Koblížek qui la citent dans leur contribution au présent ouvrage p.165.

2. BnF, Pap. Or., boîte 42, env. 98, f° 362.

« Le linguiste a besoin de connaître le plus grand nombre possible de langues pour définir le langage¹. » Il s'agit là d'un leitmotiv de Benveniste, sur lequel il semble se dire à lui-même qu'il n'y insiste jamais assez.

L'étude de ces organismes empiriques, historiques, que sont les langues demeure le seul accès possible à la compréhension des mécanismes généraux et du fonctionnement du langage².

Le donné linguistique est un résultat, et il faut chercher de quoi il résulte. Une réflexion un peu attentive sur la manière dont une langue, dont toute langue se construit, enseigne que chaque langue a un certain nombre de problèmes à résoudre, qui se ramènent tous à la question centrale de la « signification ». Les formes grammaticales traduisent, avec un symbolisme qui est la marque distinctive du langage, la réponse donnée à ces problèmes ; en étudiant ces formes, leur sélection, leur groupement, leur organisation propre, nous pouvons induire la nature et la forme du problème intralinguistique auquel elles répondent. Tout ce processus est inconscient, difficile à atteindre, mais essentiel³.

Il en profite pour indiquer la non-hiérarchisation des langues, aussi bien d'un point de vue géopolitique que du point de vue du temps historique :

Les distinctions que chaque langue manifeste doivent être rapportées à la logique particulière qui les soutient et non soumises d'emblée à une évaluation universelle. À cet égard les langues anciennes ou archaïques ne sont ni plus ni moins singulières que celles que nous parlons, elles ont seulement la singularité que nous prêtons aux objets peu familiers⁴.

Désigner/signifier

Benveniste explicite dans ses « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), en critiquant la méthode comparative fautive de Karl Abel peu respectueuse des diachronies différentielles entre diverses langues, la méthodologie comparative linguistique :

Si l'on prétend remonter le cours de l'histoire sémantique des mots et en restituer la préhistoire, le premier principe de la méthode est de considérer

1. É. Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire » (1968), *PLG* 2, p. 30.

2. É. Benveniste, Avant-propos aux *PLG* 1.

3. É. Benveniste, « La classification des langues » (1952), *PLG* 1, p. 117.

4. É. Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), *PLG* 1, p. 82.

LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE D'ÉMILE BENVENISTE

les données de forme et de sens successivement attestées à chaque époque de l'histoire jusqu'à la date la plus ancienne et de n'envisager une restitution qu'à partir du point dernier où notre enquête peut atteindre¹.

Cette méthode traditionnelle – nécessaire mais non suffisante –, il la développera et la transgressera avec sa pratique du couple méthodologique désigner-signifier.

« La langue signifie », toutes les analyses et propositions partent de cette constatation que Benveniste emprunte à Saussure et qu'il va développer en « dépassant » Saussure. Dans sa toute dernière leçon de linguistique générale, celle du 1^{er} décembre 1969, il revient au problème de la signification : « La langue entière est informée et articulée par la signification² » ; « On ne peut étudier le sens hors de la langue, ni la langue hors du sens³. »

La langue désigne et signifie : deux opérations inévitables et inséparables. Dans son Avant-propos au *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Benveniste qualifie cette distinction d'« essentielle », « à défaut de laquelle tant de discussions sur le sens sombrent dans la confusion⁴ » et la quatrième de couverture du volume 2 précise :

Partant des correspondances entre les formes historiques, on cherche, au-delà des désignations, qui sont souvent très divergentes, à atteindre le niveau profond des significations qui les fondent, pour retrouver la notion première de l'institution comme structure latente, enfouie dans la préhistoire linguistique.

En faisant appel à ce couple, Benveniste opère, chaque fois à partir d'exemples particuliers, une distinction « théorique » :

C'est en vertu d'un procès distinct, tout pragmatique et secondaire que *peku*, dont le sens était « possession mobilière », a été appliqué spécifiquement à la réalité dite « bétail ». Il faut distinguer dans cette analyse les deux plans théoriques : celui de la signification et celui de la désignation⁵.

1. *Ibid.*, p. 80.

2. É. Benveniste, *Dernières leçons*, p. 141.

3. *Ibid.*, p. 142.

4. É. Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, p. 12.

5. *Ibid.*, p. 53.

Dans les deux dernières leçons sur l'écriture, l'analyse s'attache à la façon dont se désignent les actes de lire et d'écrire : la signification dépasse la désignation du geste :

Chez Homère, *graphō* ne signifie que « gratter », « érafler », « entailler la chair », par exemple (Il., XVII, 599). Postérieurement, « entailler la pierre pour inscrire une trace ». [...]

En latin, de même : *scribō* signifie « érafler », « gratter ».

En allemand récent, *schreiben*, mais en gotique, *meljan* (voir l'allemand, *mahlen*, « peindre ») : « noircir », « salir » ; grec, *melas*, « salir de couleur ». Il s'agit donc de traces peintes. Ce n'est plus de la gravure, mais de la peinture.

En norrois, *rita*, en vieil anglais, *writan* : sens : « tailler ».

En slave, emprunt à l'iranien *pisati*, au sens d'« écrire ».

En vieux perse, *dipi-* est le terme dénommant l'« inscription ». Et celui pour « écrire » est tout à fait indépendant. Il est composé d'un préverbe *ni-* et d'un radical *pis-*. *Ni-* indique un procès réalisé par « descente » : « inscrire » et *pis-*, le procès « peindre », « piquer » (voir la technique du tatouage). Le radical a été emprunté par le vieux slave et le verbe est apparenté étymologiquement au latin *pingō*, « dessiner », « peindre ».

De même, les éléments de l'écriture, les lettres, sont à interroger.

En grec, *gramma* est dérivé de *graphō*, mais *littera* est d'origine encore inconnue¹.

Plus qu'informative, cette « analyse de terminologie² » met en jeu le couple *désigner* et *signifier* ; les deux opérations sont distinctes et nécessaires mais elles sont indissociables. Certes les signes d'un système de langue désignent un objet, un acte, le produit d'une opération, mais comprendre profondément l'évolution d'une langue et la façon dont elle fonctionne nécessite d'explicitier ce que le signe signifie, ici et maintenant et dans son histoire.

Sémiotique/sémantique

Mais lorsque nous opérons par désigner-signifier nous restons *en langue*. On sait que Benveniste établit qu'une autre instance de fonctionnement du langage doit être mise au jour : l'instance du discours espace de la phrase,

1. É. Benveniste, *Dernières leçons*, p. 124.

2. *Ibid.*, p. 121.

de l'énonciation. La langue signifie alors à deux niveaux : le sémiotique et le sémantique, couplés eux aussi, distinguables mais intrinsèquement liés.

En discours on ne peut s'abstraire de la langue. C'est ainsi que le sémiotique supporte la langue, c'est-à-dire l'ensemble du phénomène couplé : désigner-signifier. L'énonciation est la situation qui permet d'évaluer, de constater la signification.

Durant toute son expérience linguistique, Benveniste ne cesse de s'interroger sur le rapport forme/sens ; en 1964, dans son article intitulé « Les niveaux de l'analyse linguistique », il insiste sur la nécessité de ce questionnement :

Voici que surgit le problème qui hante toute la linguistique moderne, le rapport forme/sens que maints linguistes voudraient réduire à la seule notion de la forme, mais sans parvenir à se délivrer de son corrélat, le sens. Que n'a-t-on tenté pour éviter, ignorer, ou expulser le sens ? On aura beau faire : cette tête de méduse est toujours là, au centre de la langue, fascinant ceux qui la contemplant¹.

Il précise dans ce même article :

La *forme* d'une unité linguistique se définit comme sa capacité de se dissocier en constituants de niveau inférieur.

Le *sens* d'une unité linguistique se définit comme capacité d'intégrer une unité de niveau supérieur².

Dans l'article qui ouvre les *PLG*, «Tendances récentes en linguistique générale» et qui date de 1954, Benveniste critiquait la façon de voir de Bloomfield et Harris en montrant comment le travail de ces linguistes «porte en fait sur le discours, assimilé implicitement à la langue», il poursuivait : «Ce qu'on nous donne en fait est une méthode de transcription et de décomposition matérielle appliquée à une langue qui serait représentée par un ensemble de textes oraux et dont le linguiste serait censé ignorer la signification³.» Il explicitait :

On peut concevoir plusieurs types de description et plusieurs types de formalisation, mais toutes doivent nécessairement supposer que leur objet, la langue, est

1. É. Benveniste, « Les niveaux de l'analyse linguistique » (1964), *PLG* 1, p. 126.

2. *Ibid.*, p. 126-127.

3. É. Benveniste, «Tendances récentes en linguistique générale» (1954), *PLG* 1, p. 11.

informé de signification, que c'est par là qu'il est structuré, et que cette condition est essentielle au fonctionnement de la langue parmi les autres systèmes de signes¹.

Benveniste produit de nombreuses définitions de sémiotique/sémantique. Il précise dans son entretien de 1968 avec Pierre Daix, alors qu'il vient d'imposer cette double instance dans ses cours, dans sa contribution au symposium de Varsovie de 1968 et dans son article « Séméiologie de la langue » : « si on ne commence pas par reconnaître cette distinction, je crains qu'on reste dans le vague² » :

Je pose qu'il y a deux domaines ou deux modalités de sens, que je distingue respectivement comme sémiotique et sémantique. Le signe saussurien est en réalité l'unité sémiotique, c'est-à-dire l'unité pourvue de sens. Est reconnu ce qui a un sens; tous les mots qui se trouvent dans un texte français, pour qui possède cette langue ont un sens [...] Le niveau sémiotique, c'est ça : être reconnu comme ayant ou non un sens. Ça se définit par oui, non.

Le sémantique, c'est le « sens » résultant de l'enchaînement, de l'appropriation à la circonstance et de l'adaptation des différents signes entre eux. Ça, c'est absolument imprévisible. C'est l'ouverture vers le monde. Tandis que le sémiotique, c'est le sens refermé sur lui-même et contenu en quelque sorte en lui-même³.

Dans ses archives se trouve le brouillon du résumé de son cours au Collège de France de 1963-1964. Benveniste y indique l'enjeu pour lui, pour sa théorie linguistique générale de la partition sémiotique-sémantique :

Notre propos a été d'introduire une distinction entre deux ordres de signification : le sémiotique et le sémantique. Pour le sémiotique il faut et il suffit que l'élément en question soit reconnu comme pourvu de sens. C'est là essentiellement la qualité du signe, ~~de l'uni~~ qui est donc à enregistrer comme l'unité sémiotique. Tout autre est l'ordre du signifiant que nous appelons sémantique : c'est celui ~~du message actualisé~~ dans un énoncé ou, proposition, phrase, portant message, donc correspondant à une situation particulière. Nous sommes ici hors de la « langue », dans le domaine du discours; et dans l'actualisation de la parole. La phrase n'est pas un signe.

1. *Ibid.*, p. 12.

2. É. Benveniste, « Structuralisme et linguistique » (1968), *PLG* 2, p. 22.

3. *Ibid.*, p. 21.

LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE D'ÉMILE BENVENISTE

Nous nous sommes employés à développer les conséquences de cette distinction, qui transforme la théorie du signe¹.

On voit que l'ensemble de ces dispositifs sous-tendent et nourrissent la notion d'énonciation et ce sont eux qui donnent du corps à cette notion et non pas l'inverse. Ils en conditionnent l'utilisation scientifique et donc linguistique.

Pour mettre en œuvre ces dispositifs épistémologiques qui ont une grande puissance d'intelligibilité du phénomène langagier, Benveniste a repéré des instances et des outils à la fois descriptifs et analytiques.

INSTANCES ET OUTILS DESCRIPTIFS ET ANALYTIQUES

«De la subjectivité dans le langage»

Benveniste veut comprendre comment avec les mêmes signifiants, d'une même langue, deux énoncés de sens différent peuvent être produits. Il écrit dans «Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne» :

La langue est structure socialisée, que la parole asservit à des fins individuelles et intersubjectives, lui ajoutant ainsi un dessein nouveau et strictement personnel. La langue est système commun à tous ; le discours est à la fois porteur d'un message et instrument d'action. En ce sens les configurations de la parole sont chaque fois uniques bien qu'elles se réalisent à l'intérieur et par l'intermédiaire du langage².

Il faudrait entièrement citer, tant il est dense, riche, innovant à un point extrême, ce magnifique article que demeure «De la subjectivité dans le langage» paru en 1958 dans le *Journal de psychologie*.

C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet* ; parce que le langage seul fonde en réalité, dans sa réalité qui est celle de l'être, le concept d'«ego».

La «subjectivité» dont nous traitons ici est la capacité du locuteur à se poser comme «sujet». Elle se définit, non par le sentiment que chacun éprouve d'être lui-même (ce sentiment, dans la mesure où on peut en faire état, n'est qu'un

1. BnF, Pap. Or., boîte 34, f° 419.

2. É. Benveniste, «Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne» (1956), *PLG* 1, p. 78.

reflet), mais comme l'unité psychique qui transcende la totalité des expériences vécues qu'elle assemble, et qui assure la permanence de la conscience. Or nous tenons que cette «subjectivité», qu'on la pose en phénoménologie ou en psychologie, comme on voudra, n'est que l'émergence dans l'être d'une propriété fondamentale du langage. Est «ego» qui *dit* «ego». Nous trouvons là le fondement de la «subjectivité» qui se détermine par le statut linguistique de la «personne»¹.

Non seulement le langage est le seul moyen d'exprimer la subjectivité mais, plus que cela, en réciprocité dirai-je :

Le langage n'est possible que parce que chaque locuteur se pose comme *sujet*, en renvoyant à lui-même comme *je* dans son discours. De ce fait, je pose une autre personne, celle qui, tout extérieure qu'elle est à «moi», devient mon écho auquel je dis *tu* et qui me dit *tu*. [...]

Ainsi tombent les vieilles antinomies du «moi» et de l'«autre», de l'individu et de la société. [...] C'est dans une réalité dialectique englobant les deux termes et les définissant par relation mutuelle qu'on découvre le fondement linguistique de la subjectivité².

Benveniste insiste sur cette interdépendance du langage et de la subjectivité par le biais du discours :

Le langage est donc la possibilité de la subjectivité, du fait qu'il contient toujours les formes linguistiques appropriées à son expression, et le discours provoque l'émergence de la subjectivité, du fait qu'il consiste en instances discrètes. [...] L'instance de discours est ainsi constitutive de toutes les coordonnées qui définissent le sujet et dont nous n'avons désigné sommairement que les plus apparentes³.

Appareil formel de l'énonciation

La première distinction est la fameuse partition entre «énonciation *historique*» et «discours» :

Le plan historique de l'énonciation se reconnaît à ce qu'il impose une délimitation particulière aux deux catégories verbales du temps et de la personne prises ensemble. Nous définirons le récit historique comme le mode d'énonciation qui exclut toute forme linguistique «autobiographique». L'historien ne dira jamais *je* ni

1. É. Benveniste, «De la subjectivité dans le langage» (1958), *PLG* 1, p. 259-260.

2. *Ibid.*, p. 260.

3. *Ibid.*, p. 263.

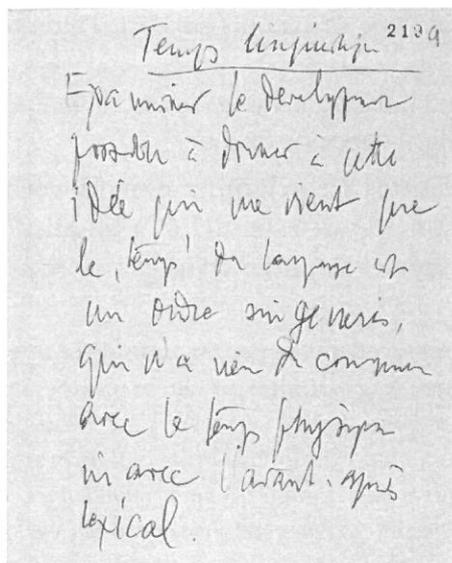
LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE D'ÉMILE BENVENISTE

tu, ni ici, ni maintenant, parce qu'il n'empruntera jamais l'appareil formel du discours, qui consiste d'abord dans la relation de personne *je : tu*. On ne constatera donc dans le récit historique strictement poursuivi que des formes de « 3^e personne »¹.

Cette distinction lui permet d'avancer vers la notion de « discours » qui sera pour lui déterminante et majeure et que l'on voit souvent identifiée à tort à « parole » et souvent à parole orale :

Il faut entendre discours dans sa plus large extension : toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur, et chez le premier l'intention d'influencer l'autre en quelque manière. [...] L'énonciation historique est réservée aujourd'hui à la langue écrite. Mais le discours est écrit autant que parlé. Dans la pratique on passe de l'un à l'autre instantanément².

L'espace et le temps, dont il a déjà indiqué qu'il s'agissait de catégories linguistiques et non philosophiques, plus exactement qu'elles n'étaient catégories de la pensée comme l'affirmait déjà Aristote que dans la mesure où elles sont des catégories linguistiques³, est une composante fondatrice de l'énonciation. Benveniste se fait cette réflexion dans une note isolée⁴:



Temps linguistique²¹⁹⁹
Examiner le développement possible à donner à cette idée qui me vient que le « temps » du langage est un ordre *sui generis*, qui n'a rien de commun avec le temps physique ni avec l'avant-après lexical.

Temps linguistique

Examiner le développement possible à donner à cette idée qui me vient que le « temps » du langage est un ordre *sui generis*, qui n'a rien de commun avec le temps physique ni avec l'avant-après lexical.

1. É. Benveniste, « Les relations de temps dans le verbe français » (1959), *PLG 1*, p. 238.

2. *Ibid.*, p. 242.

3. Voir É. Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue » (1958), *PLG 1*, p. 63-74.

4. Note isolée, BnF, Pap. Or., boîte 30, env. 2, f^o 219.

Cette note exprime à la fois la recherche en acte : « cette idée qui me vient » et le début de l'élaboration qui va peut à peu s'affirmer et s'expliciter dans le cadre de « l'appareil formel de l'énonciation ». Dans une autre note il avance :

Temps linguistique

Ceci est remarquable dans le temps linguistique que ses seuls repères possibles sont des actes de parole. Aucun point de réalité ne peut déterminer le point qui sépare le hier d'aujourd'hui¹.

Dès que l'élaboration de « l'appareil formel » sera accomplie, Benveniste indiquera dans de nombreux articles bien connus les modalités de temps ; citons ce passage de « La nature des pronoms » (1956) :

On mettra en évidence la relation [des adverbes *ici* et *maintenant*] avec *je* en les définissant : *ici* et *maintenant* délimitent l'instance spatiale et temporelle coextensive et contemporaine de la présente instance de discours contenant *je*. Cette série n'est pas limitée à *ici* et *maintenant* ; elle s'accroît d'un grand nombre de termes simples ou complexes procédant de la même relation : *aujourd'hui*, *hier*, *demain*, *dans trois jours*, etc. Il ne sert à rien de définir ces termes et les démonstratifs en général par la *deixis*, comme on le fait, si l'on n'ajoute pas que la *deixis* est contemporaine de l'instance de discours qui porte l'indicateur de personne. [...]

L'essentiel est donc la relation entre l'indicateur (de personne, de temps, de lieu, d'objet montré, etc.) et la *présente* instance de discours².

Dès 1946, dans « Structure des relations de personne dans le verbe », Benveniste élabore ce qui restera son apport essentiel à la linguistique générale et qui passera dans plusieurs textes importants jusqu'à « L'appareil formel de l'énonciation » :

Une théorie linguistique de la personne verbale ne peut se constituer que sur la base des oppositions qui différencient les personnes ; et elle se résumera tout entière dans la structure de ces oppositions. Pour la déceler, on pourra partir des définitions que les grammairiens arabes emploient. Pour eux, la première personne est *al-mutakallimu*, « celui qui parle » ; la deuxième *al-muhatabu*, « celui à qui on s'adresse » ; mais la troisième est *al-ya'ibu*, « celui qui est absent ». Dans ces dénominations se trouve impliquée une notion juste des rapports entre les

1. BnF, Pap. Or., boîte 29, f° 358.

2. É. Benveniste, « La nature des pronoms » (1956), *PLG* 1, p. 253.

LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE D'ÉMILE BENVENISTE

personnes ; juste surtout en ce qu'elle révèle la disparité entre la 3^e personne et les deux premières¹.

On voit comment Benveniste exploite sa connaissance de différentes langues pour forger sa « théorie ». Ici, il fait appel à l'arabe, donc à une langue non indo-européenne, pour comprendre le phénomène de la personne. Il continue son raisonnement :

Il s'ensuit que, très généralement, la personne n'est propre qu'aux positions « je » et « tu ». La 3^e personne est, en vertu de sa structure même, la forme non personnelle de la flexion verbale.

De fait elle sert toujours quand la personne n'est pas désignée et notamment dans l'expression dite impersonnelle. Nous retrouvons ici la question des impersonnels, vieux problème et débat stérile tant que l'on persiste à confondre « personne » et « sujet »².

Personne/sujet, voilà une distinction très importante ; pour Benveniste la « personne » est cette catégorie grammaticale qui n'est personne mais qui permet à un être humain vivant de prendre la parole, d'incarner le pronom « je » prononcé. Le sujet est ici la position syntaxique qui permet de composer une phrase, en histoire ou en discours :

Quelle est donc la « réalité » à laquelle se réfère *je* ou *tu* ? Uniquement une « réalité de discours », qui est chose très singulière. *Je* ne peut être défini qu'en terme de « locution », non en termes d'objets, comme l'est un signe nominal. *Je* signifie « la personne qui énonce la présence instance du discours contenant *je* ». Instance unique par définition, et valable seulement dans son unicité. [...] Il faut donc souligner ce point : *je* ne peut être identifié que par l'instance de discours qui le contient et par là seulement. Il ne vaut que dans l'instance où il est produit³.

Benveniste fait aboutir son analyse sur la mise en relief de « deux corrélations constantes » : la « corrélation de personnalité opposant les personnes *je/ tu* à la non-personne *il* » et la « corrélation de subjectivité, intérieure à la précédente et opposant *je* à *tu* »⁴.

1. É. Benveniste, « Structure des relations de personne dans le verbe », *PLG* 1, p. 227-228.

2. *Ibid.*, p. 230.

3. É. Benveniste, « La nature des pronoms » (1956), *PLG* 1, p. 252.

4. É. Benveniste, « Structure des relations de personne dans le verbe » (1946), *PLG* 1, p. 235.

LA NOTION D'INTERPRÉTANCE ET LES RELATIONS ENTRE SYSTÈMES SÉMIOTIQUES

Benveniste, tout en partant fermement du socle saussurien, s'en détache en opérant un renversement d'*épistémè*. Pour Saussure, la langue est un système de signes très particulier certes, mais demeurant parmi d'autres systèmes de signes à l'intérieur d'une sémiologie englobante : « [pour Saussure] la linguistique fait partie d'une science qui n'existe pas encore, qui s'occupera des autres systèmes du même ordre dans l'ensemble des faits humains, la SÉMIOLOGIE¹. » Pour Benveniste, la langue est le système de signes qui englobe l'ensemble de tous les autres systèmes de signes. C'est à l'intérieur de cette réflexion qu'il est amené à utiliser la notion d'interprétance, venue de Peirce, chez qui elle est un élément pivot de ses définitions du signe. Pour Peirce, l'interprétant est un médiateur qui devient lui-même le signe d'un autre interprétant, engageant ainsi une *semiosis* illimitée. Benveniste consacre d'ailleurs toute la première partie de son article « Sémiologie de la langue » à Peirce et à Saussure, posant leur conception au départ de sa réflexion pour mieux s'en détacher. Il discute les conceptions de Peirce avec un certain nombre de détails.

Poursuivie à travers une vie entière, la réflexion [de Peirce] s'est donné un appareil de plus en plus complexe de définitions visant à répartir la totalité du réel, du conçu et du vécu dans les différents ordres de signes. Pour construire cette « algèbre universelle des relations », Peirce a posé une triple division des signes, en ICÔNES, INDEX et SYMBOLES [...]

En ce qui concerne la langue, Peirce ne formule rien de précis ni de spécifique. Pour lui la langue est partout et nulle part. Il ne s'est jamais intéressé au fonctionnement de la langue, si même il y a prêté attention. [...] La langue se réduit pour lui aux mots et ceux-ci sont bien des signes mais ils ne relèvent pas d'une catégorie distincte ou même d'une espèce constante².

En revanche, convient Benveniste

pour Saussure, à la différence de Peirce, le signe est d'abord une notion linguistique, qui plus largement s'étend à certains ordres de faits humains et sociaux³.

1. É. Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), *PLG* 2, p. 47.

2. *Ibid.*, p. 44.

3. *Ibid.*, p. 48.

Il faut veiller à ne pas confondre l'*interprétance* et l'*interprétation*. L'interprétance renvoie à une dynamique, un processus qui désigne la capacité d'un système sémiotique à transposer, transcrire, traduire un autre système¹.

Benveniste pose trois types de relations entre systèmes sémiotiques :

– Une relation d'engendrement :

Cette RELATION D'ENGENDREMENT vaut entre deux systèmes distincts et contemporains, mais de même nature, dont le second est construit à partir du premier et remplit une fonction spécifique.

[L]'écriture ordinaire engendre l'écriture sténographique ; l'alphabet normal engendre l'alphabet Braille².

– Une relation d'homologie :

[L]a RELATION D'HOMOLOGIE établit une corrélation entre les parties de deux systèmes sémiotiques.

[L]'homologie que Panofsky voit entre l'architecture gothique et la pensée scholastique³.

– Une relation d'interprétance :

Nous désignons ainsi celle que nous instituons entre un système interprétant et un système interprété. [...] C'est le rapport entre les systèmes qui articulent, parce qu'ils manifestent leur propre sémiotique, et systèmes qui sont articulés et dont la sémiotique n'apparaît qu'à travers la grille d'un autre mode d'expression⁴.

Il montre dans « Sémiologie de la langue » en passant en revue plusieurs systèmes que l'on peut « distinguer les systèmes où la signifiante est imprimée par l'auteur à l'œuvre » (par exemple la signifiante de l'art) et les systèmes où la signifiante est « inhérente aux signes eux-mêmes »⁵. Par cette distinction il est clair que « la signifiante de la langue est la signifiante

1. Après Benveniste, en 1988, Umberto Eco reprend la notion dans la perspective peircienne pour préciser qu'à la différence de l'interprétation l'interprétance n'est pas le fait d'un individu social inscrit dans une histoire, contresens de certains commentateurs de Peirce, et qu'elle est une opération formelle qui implique « à la fois une norme sociale ou habitus collectif déjà là et la détermination ici et maintenant d'un esprit qui intériorise cette norme » (U. Eco, *Sémiotique et philosophie du langage*, p. 108).

2. É. Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), *PLG* 2, p. 60.

3. *Ibid.*, p. 61.

4. *Ibid.*, p. 60.

5. *Ibid.*, p. 59.

même, fondant la possibilité de tout échange et de toute communication, par là de toute culture¹ ».

Toute sémiologie d'un système non linguistique doit emprunter le truchement de la langue, ne peut donc exister que par et dans la sémiologie de la langue [...] La langue est l'interprétant de tous les autres systèmes, linguistiques et non linguistiques².

La langue est l'interprétant de tous les systèmes sémiotiques. Aucun autre système ne dispose d'une « langue » dans laquelle il puisse se catégoriser et s'interpréter selon les distinctions sémiotiques, tandis que la langue, peut, en principe, tout catégoriser et interpréter, y compris elle-même³.

L'affirmation – répétée – est sans ambiguïté : « la langue est l'interprétant de tous les autres systèmes ». C'est à ce lieu-là de réflexion et d'insistance que Benveniste opère un renversement épistémique par rapport à Saussure.

Benveniste reprend toutes ces avancées dans ses réflexions sur l'écriture. L'écriture est la dernière question de Benveniste et celle qui marque peut-être le plus son anthropologie. Il y reprend toutes les données de linguistique générale mais, montre-t-il et insiste-t-il, l'écriture ajoute quelque chose au fonctionnement du langage : l'incorporation de l'épistémologie intrinsèque à l'étude du langage. Il remonte à la source de l'écriture pour comprendre qu'elle est un système qui permet à la langue de s'autosémiotiser, de se constituer en se formalisant, en s'autoformalisant. L'écriture n'est plus une application secondaire mais une création constituante de forme, d'ordre et de métacommunication. C'est en exposant sa longue réflexion sur l'écriture qu'il va spécifier la relation d'« autosémiotisation » que la langue entretient avec elle-même : l'écriture fait *voir* la langue.

Voici comment Benveniste résumait cette partie du cours de 1968-1969 portant sur l'écriture et aujourd'hui publié dans les *Dernières leçons* :

Enfin, nous avons examiné les rapports entre la langue et le système sémiotique constitué par l'écriture. Au terme d'un examen détaillé qui nous a fait parcourir les différents modèles d'écriture attestés dans l'histoire, il nous est apparu que, contrairement à l'idée admise partout, l'écriture ne constitue pas un système

1. *Ibid.*, p. 60.

2. *Ibid.*, p. 60.

3. *Ibid.*, p. 61-62.

LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE D'ÉMILE BENVENISTE

distinct. C'est le prolongement ou la projection de la langue même, et donc la même situation à l'égard des systèmes extralinguistiques. Nous voyons dans l'écriture l'instrument et la manifestation du procès d'autosémiotisation de la langue¹.

La vraie avancée de Benveniste sur cette question de l'écriture est exprimée au début de la leçon 12 :

On dirait que l'écriture a été et qu'elle est en principe un moyen parallèle à la parole de raconter les choses ou de les dire à distance et que progressivement l'écriture s'est littéralisée en se conformant à une image de plus en plus formelle à la langue².

Il faut insister sur cette vision ; elle permet de penser la façon dont l'écriture telle que nous la connaissons a pu s'instituer. Les termes employés par Benveniste sont importants : moyen parallèle, l'écriture n'a pas toujours été le *reflet* de la parole. Elle s'est « littéralisée », le mot est parfaitement choisi, il faut le prendre dans tous les sens qu'il ouvre : passage de l'icône à la lettre, et passage de l'utilisation linguistique à la représentation *du* linguistique, autrement dit de la langue.

L'écriture rend visible ces mouvements ; elle passe de sa « fonction instrumentale » (instrument de sémiotisation) à une « fonction représentative » :

d'instrument à iconiser le réel, c'est-à-dire le référent, à partir d'un discours, elle devient peu à peu le moyen de représenter le discours lui-même, puis les éléments du discours, puis les éléments de ces éléments (sons/lettres)³.

Benveniste insiste sur le fait que, avec l'écriture, le locuteur « doit prendre conscience de la langue comme réalité distincte de l'usage qu'il en fait⁴ » :

Cela veut dire que le parlant s'arrête sur la langue au lieu de s'arrêter sur les choses énoncées ; il prend en considération la langue et la découvre signifiante ; il remarque des récurrences, des identités, des différences partielles et ces observations se fixent dans des représentations graphiques qui objectivent la langue et qui suscitent en tant qu'images la matérialité même de la langue.

L'écriture et tout particulièrement l'écriture alphabétique est l'instrument de l'autosémiotisation de la langue. Comment ? En vertu des propositions

1. *Annuaire du Collège de France*, 1969, p. 364.

2. É. Benveniste, *Dernières leçons*, p. 114.

3. *Ibid.*, p. 115.

4. *Ibid.*, p. 93.

L'AMPLITUDE CONCEPTUELLE ET THÉORIQUE D'ÉMILE BENVENISTE

suivantes : 1) La langue est le seul système signifiant qui puisse se décrire lui-même dans ses propres termes. La propriété métalinguistique est bien propre à la langue du fait qu'elle est l'interprétant des autres systèmes. 2) Mais pour que la langue se sémiotise, elle doit procéder à une objectivation de sa propre substance. L'écriture devient progressivement l'instrument de cette objectivation formelle¹.

Il s'agit de la proposition essentielle de Benveniste : la langue se sémiotise elle-même et ne peut être sémiotisée que par elle-même et ce processus s'effectue au moyen de l'écriture : « on n'aurait pas pu réfléchir sur l'analyse du langage parlé si l'on n'avait pas disposé de ce "langage visible" qu'est l'écriture ».

Ainsi l'écriture, qui a permis la mise au jour de la langue, participe de l'interprétance par la langue des autres systèmes de signes. Derrida serait d'accord qui écrivait : « il n'y a pas de signe linguistique avant l'écriture² ».

Il y a ainsi une double dimension de l'interprétance grâce à l'écriture, une dimension au carré. D'une part, la langue sémiotise la société humaine et tout l'humain. Et l'écriture autosémiotise la langue. D'autre part, le langage est consubstantiel à l'humain et la langue interprète la société ; nous sommes alors dans la phylogenèse. Mais aussi et en même temps, toute parole (orale ou écrite, tout discours) signifie mais elle est singulière et doit donc être interprétée. Le langage, le discours est consubstantiel à la constitution de telle subjectivité ; nous sommes alors dans l'ontogenèse.

CONCLUSION : UNE VISION ANTHROPOLOGIQUE DE L'HUMAIN

Parler de linguistique anthropologique a-t-il un sens ? Autrement dit, pourrait-il exister une linguistique qui ne soit pas anthropologique ? Seuls, peut-être, les tenants de l'intelligence artificielle pourraient faire le pari que l'outil technique (en l'occurrence l'ordinateur) peut traiter du langage en l'absence totale de l'homme. Et ils ne vont pas jusque-là.

1. *Ibid.*, p. 113.

2. J. Derrida, *De la grammatologie*, p. 25. Pour le rapport entre la théorie de l'écriture de Benveniste et celle de Derrida, voir I. Fenoglio, « L'écriture au fondement d'une "civilisation laïque" », in I. Fenoglio, J.-C. Coquet, J. Kristeva, Ch. Malamoud et P. Quignard, *Autour d'Émile Benveniste. Sur l'écriture*, p. 153-236.

LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE D'ÉMILE BENVENISTE

Alors pourquoi poser la question ? Pour distinguer, peut-être, une linguistique purement descriptive d'une linguistique qui pose à elle-même les conditions de sa possibilité, qui, en utilisant la méthodologie épistémique qu'elle a elle-même construite, s'interroge – sans fin – sur son fonctionnement.

Avoir une vision anthropologique de la linguistique, c'est constater et tenir compte du fait que le langage ne sert pas seulement à communiquer, qu'il n'est pas un simple instrument pour transmettre des informations idéalement formalisées, mais qu'il sert, comme le dit Benveniste, « à vivre » :

L'homme n'a pas été donné deux fois, une fois sans la langue, la seconde avec la langue. L'homme est donné parlant. Le langage est sa dimension, implique son être même. L'émergence de *Homo* dans la série animale, l'apparition du langage sont deux phénomènes coextensifs. C'est pourquoi la question : à quoi sert le langage ? n'a qu'une réponse : à vivre¹.

Cette note montre combien il était important pour Benveniste de fonder, de façon anthropologique, son intérêt pour le langage et les analyses que cet intérêt nécessitait.

On y voit, comment Benveniste barre « implique » pour identifier le langage à l'« être même » de l'homme. La radicalité est reprise avec « n'a qu'une réponse » ; il n'y en a pas d'autre.

Rappelons ce passage si fort, si engagé de « De la subjectivité dans le langage » :

En réalité, la comparaison du langage avec un instrument, et il faut bien que ce soit avec un instrument matériel pour que la comparaison soit simplement intelligible, doit nous remplir de méfiance, comme toute notion simpliste au sujet du langage. Parler d'instrument, c'est mettre en opposition l'homme et la nature. La pioche, la flèche, la roue ne sont pas dans la nature. Ce sont des fabrications. Le langage est dans la nature de l'homme, qui ne l'a pas fabriqué. Nous sommes toujours enclins à cette imagination naïve d'une période originelle où un homme complet se découvrirait un semblable, également complet, et entre eux, peu à peu, le langage s'élaborerait. C'est là pure fiction. Nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons jamais l'inventant. Nous n'atteignons jamais l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre. C'est un homme

1. BnF, Pap. Or., boîte 42, env. 98, f^o 423. La note se trouve dans le dossier préparatoire de l'article « Les niveaux de l'analyse linguistique » (1964), *PLG* 1, p. 119-131.

L'AMPLITUDE CONCEPTUELLE ET THÉORIQUE D'ÉMILE BENVENISTE

parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme¹.

Or ce passage s'inscrit, dans l'article consacré à la subjectivité, comme passage obligé. Il n'y a pas d'un côté le langage, de l'autre l'homme, d'un côté la société, de l'autre la subjectivité : le langage, grâce à l'utilisation d'un système de langue, quel qu'il soit, est le liant qui fait que tout homme est social *et* subjectif et c'est bien dans ce cadre – difficile – que le linguiste doit opérer.

Avec Benveniste, il ne s'agit pas seulement d'une vision anthropologique du langage, mais d'une *vision linguistique de la société humaine*, une considération du langage – muni de ses systèmes de langues, elles-mêmes parlées en discours – comme interprétant de la société et de l'humanité.

Dans « Catégories de pensée et catégorie de langue » (1958), tout en montrant le lien entre la représentation du monde et les langues particulières qui, chaque fois, l'expriment il prend la peine de préciser :

Aucun type de langue ne peut par lui-même et à lui seul ni favoriser ni empêcher l'activité de l'esprit. L'essor de la pensée est lié bien plus étroitement aux capacités des hommes, aux conditions générales de la culture, à l'organisation de la société qu'à la nature particulière de la langue. Mais la possibilité de la pensée est liée à la faculté de langage, car la langue est une structure informée de signification, et penser, c'est manier les signes de la langue².

Ainsi, si « nous ne saisissons la pensée que déjà appropriée aux cadres de la langue », c'est que « la forme linguistique est non seulement la condition de transmissibilité, mais d'abord la condition de réalisation de la pensée³ ». Il est important de reprendre ces insistances de Benveniste sur lesquelles il fonde sa linguistique générale, car cette vision du langage pris dans l'expérience humaine, elle-même prise dans la nature, est très étrangère à toute la linguistique qui s'est développée depuis Bloomfield et, surtout, depuis Chomsky qui considère que le langage n'est qu'un instrument pour la pensée existant préalablement, ce qui conduit certaines linguistiques à se concentrer actuellement sur la modélisation à priori des formes langagières parfois séparées de leur « signification ».

1. É. Benveniste, « De la subjectivité dans le langage » (1958), *PLG* 1, p. 259.

2. É. Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue » (1958), *PLG* 1, p. 74.

3. *Ibid.*, p. 64.

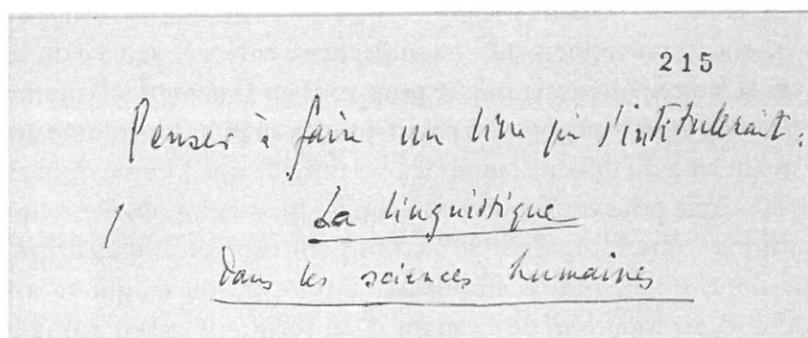
LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE D'ÉMILE BENVENISTE

L'énonciation n'est pas une instance *en plus* de la langue dont on pourrait s'abstraire pour savoir ce qu'est le langage et un système de langue, l'énonciation – parlée et écrite – quelle que soit sa forme ou sa finalité (subjective, sociale) est partie prenante et constituante de l'exercice du langage et de la matérialisation linguistique par le linguiste. Benveniste l'affirme fermement dans son article « Communication animale et langage humaine » (1952) : « Les abeilles ne connaissent pas le dialogue qui est la condition du langage humain. Nous parlons à d'autres qui parlent, telle est la réalité humaine¹. »

Dans un article paru dans la revue *Langages*, Meschonnic dit :

Avoir lié comme il l'a fait le sujet, l'énonciation, le langage et la langue a fait de la position théorique de Benveniste la seule qui, de la linguistique, ait dialogué avec la philosophie. [...] Le sujet est sa propre énonciation, son historicité, sa temporalité².

Je dirais, pour ma part que, plutôt qu'avec la philosophie, Benveniste a dialogué avec les sciences humaines. La note isolée suivante³ en témoigne :



Penser à faire un livre qui s'intitulerait :

La linguistique
dans les sciences humaines

1. É. Benveniste, « Communication animale et langage humain » (1952), *PLG* 1, p. 60.

2. H. Meschonnic, « Seul comme Benveniste ou comment la critique manque de style », p. 49.

3. BnF, Pap. Or., boîte 30, env. 2, f° 215.

Mais on peut aussi lire la transcription de ses propos dans une des annexes de ce livre, lorsqu'il répond à Pierre Nora et que, par exemple, on l'entend dire : « la linguistique a ceci de particulier que l'homme y est présent et absent à la fois¹ ».

Je voudrais terminer en insistant sur un point qui m'est apparu dans toute son importance à la relecture systématique de tous les articles des *PLG*. Dans son entreprise de linguistique générale, Benveniste « découvre », dans tous les sens du terme, la subjectivité dans le langage, il la découvre dans la mesure où il la met au jour, il formalise l'appareil linguistique qui la soutient, il en soupèse les implications et les donne à voir.

S'il y a subjectivité, c'est qu'il y a non-maîtrise.

Benveniste accepte ce paradoxe que, par le biais de la langue (toute langue... et il y en a de nombreuses et fort différentes et elles ont toutes leur système), par le biais de la langue donc, de son système contraint et très contraignant pour le locuteur-scripteur, tout peut être dit. Dans une note isolée on peut lire : « Toute la langue est virtuellement présente à chaque instant de la parole². » Ainsi, malgré ce système contraignant, tout peut être dit librement, imprévisiblement³. La subjectivité habite l'exercice du langage, fait vivre la langue qui est la même pour tous en l'ouvrant à l'imprévisible.

Benveniste avertissait dans son Avant-propos au premier volume des *PLG* qu'il s'attaquait à du difficile : quoi de plus difficile que l'imprévisible ? Quoi de plus aporique pour un linguiste structural, rigoureux, consciencieusement « scientifique » que l'imprévisible ? Comment oser, en linguiste, proposer comme donnée... ce qui est impossible à prévoir, soit ce qui va sortir de la bouche d'un locuteur, de la main d'un scripteur grâce à une langue structurée, prévue, prévisible et connue de toute une communauté ? Émile Benveniste l'a osé et – a-t-il précisé – c'est ce langage-là, soumis à la fois à la contrainte de la langue et à la liberté de tout sujet, qui « sert à vivre ».

Dans le fonds Benveniste de la BnF, on trouve cette note isolée⁴ (page suivante), par laquelle je terminerai mon propos.

1. Voir ici même, p. 259.

2. BnF, Pap. Or., boîte 29, f° 460.

3. Voir le passage cité dans le présent article, p. 34.

4. BnF, Pap. Or., boîte 31, f° 242. Il s'agit d'une note préparatoire à l'écriture de l'article « Saussure après un demi-siècle », 2, 1963), en témoigne cette reprise « Mais le langage est bien ce qu'il y a de plus paradoxal au monde, et malheureux ceux qui ne le voient pas » (*PLG* 1, p. 42). Cependant, on

« Saussure a eu <dès sa première jeunesse> – don rare – et il a conservé jusqu'au ~~bout~~ terme de sa vie – cette faculté bénie de s'émerveiller que la langue puisse seulement exister. Ce qui l'intéresse, l'intrigue, déconcerte Saussure, c'est qu'il existe une langue, cette réalité hors de toute réalité ~~grâce~~ <qui seule fonde la réalité>, à laquelle des articulations émissions sonores prennent un sens. ~~dans~~ Cette prise de conscience <ne s'émousse jamais, elle se renouvelle ~~chez Saussure~~ devant tous les aspects du langage> éclaire constamment à nouveau le caractère insolite, singulier entre tous ~~de l'activité linguistique et du fonctionnement du langage~~ d'allure paradoxale ~~mais~~ qui, aujourd'hui encore peut surprendre. <Certains linguistes> ~~on s'est~~ étonné que Saussure souligne souvent des paradoxes dans le fonctionnement du langage. Mais ~~il a~~ le langage est <bien> ce qu'il y a de plus paradoxal au monde, <il n'est que paradoxe> et malheureux ceux qui ne le voient pas. Plus on ira plus on sentira ~~le caractère~~ ce contraste, cette différence entre l'unicité ~~de notre~~ <comme ~~mode de~~ catégorie de notre> aperception des objets et la dualité ~~que~~ <dont> le langage impose <le modèle> à notre réflexion.

Cette note me paraît importante pour deux raisons. Une raison toute objective, Benveniste y affirme son admiration pour Ferdinand de Saussure et son héritage. Mais il y affirme cette admiration d'un ton si passionné que l'on soupçonne une implication toute subjective et je dirai même identificatoire. Lorsque Benveniste insiste sur « cette faculté bénie de s'émerveiller que la langue puisse seulement exister », sur le fait que

cette prise de conscience ne s'émousse jamais, [qu']elle se renouvelle devant tous les aspects du langage, éclaire constamment à nouveau le caractère insolite, singulier entre tous d'allure paradoxale qui, aujourd'hui encore, peut surprendre je demeure convaincue qu'il exprime son propre émerveillement face au langage. Et, en effet, il affirme, en son nom propre cette fois, que « le

ne retrouve pas dans l'article publié ce ton passionné.

LA LINGUISTIQUE GÉNÉRALE D'ÉMILE BENVENISTE

langage est bien ce qu'il y a de plus paradoxal au monde, [qu']il n'est que paradoxe et malheureux ceux qui ne le voient pas».

Cette façon passionnée, interrogative, problématisante de porter regard sur les activités langagières ne quittera jamais Benveniste. Il ne lui importe pas de déterminer une doctrine, il n'édulcore pas les difficultés de l'élaboration théorique, mais il avance méthodiquement un point de vue épistémologique – qu'il considère comme intrinsèque à la linguistique – et qui est la seule façon de permettre au linguiste de «savoir ce qu'il fait», injonction de Saussure dans une lettre à Meillet¹ et que Benveniste reprend à son compte, et dans laquelle il s'implique totalement. Il dit lui-même dans l'entretien avec Pierre Daix qui inaugure le volume 2 des *PLG* : «j'avais sans doute beaucoup plus de goût pour la recherche que pour la routine de l'enseignement²»; il n'a cependant jamais cessé d'enseigner.

1. É. Benveniste, «Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet» (1964).

2. É. Benveniste, «Structuralisme et linguistique» (1968), *PLG* 2, p. 11.

